

RENCONTRE

# Mon chirurgien est une jeune femme, et alors ?

Elles sont jeunes et très douées dans leur discipline. Des femmes qui ont choisi de faire carrière dans la chirurgie. Et même si elles sont de plus en plus nombreuses dans les blocs, elles font toujours face aux regards parfois étonnés de leurs patients. C'est vraiment vous qui m'avez opéré ? Rencontre avec deux chirurgiennes passionnées du CHU de Rennes.



Aude Merdrignac et Kathleen Turner sont toutes deux chef de clinique assistant au centre hospitalier universitaire de Rennes.

« T'es qu'une femme ! Tu n'as quand même pas fait ça toute seule », dit ce patient opéré il y a peu au CHU de Rennes. En face de lui, le Dr Kathleen Turner, 31 ans. Elle ne s'offusque pas du franc-parler un peu rustre de ce patient. « J'en souris maintenant. Disons que j'ai l'habitude de ce genre de réflexion », explique-t-elle. Et n'en déplaît à ce papy, c'est pourtant bien elle qui l'a opéré et a remis son système digestif en état de marche. Le Dr Kathleen Turner est chef de clinique et chirurgien (elle n'aime pas le terme de chirurgienne) dans le service hépato-digestif du professeur Karim Boudjema au CHU de Rennes.

À son actif, déjà plusieurs centaines d'opérations en chirurgie viscérale, sa spécialité. À côté d'elle, le Dr Aude Merdrignac, 33 ans, elle aussi jeune chef de clinique et chirurgien dans le même service. « Bien que les femmes chirurgiennes soient de plus en plus nombreuses à exercer, on a toujours le droit à des remarques », assure-t-elle. Et elle ne manque pas d'anecdotes : « Je faisais ma consultation postopéra-

toire et le patient, impatient, m'a demandé quand le chirurgien allait enfin passer le voir ! Un autre m'a demandé si je n'avais pas peur du sang puisque j'avais l'air si jeune. » À croire qu'un chirurgien, un vrai, doit forcément être masculin et plutôt vieux ! Que nenni !

Des préjugés qui perdurent alors que le monde de la chirurgie se féminise de plus en plus. En 2016, sur 1 007 chirurgiens viscéraux exerçant en France, 15 % étaient des femmes. Un taux qui augmente chaque année. Chez les médecins, le taux de féminisation est de 44 % (1).

« Ce sont de très brillantes praticiennes », confie le professeur Boudjema, un des pontes de la greffe du foie. Son école est celle de l'extrême rigueur. Quatre femmes exercent à ses côtés. « Je suis ravi de mes collaboratrices. Autant que je pourrais l'être si je n'avais été entouré que d'hommes. »

Il compte d'ailleurs sur elles pour transmettre son savoir et son expertise. « Être chirurgien n'est sans doute pas un métier comme les autres », remarque le Dr Turner.

Pour elle, comme pour sa collègue, il s'agit d'un véritable investissement doublé d'une passion.

Bac en poche, Kathleen Turner ne se destinait pourtant pas à cette carrière. « Je m'intéressais plutôt à l'histoire de l'art. J'ai toujours aimé créer et je voulais faire un métier manuel. » Sauf que les perspectives d'emploi dans ce secteur étaient plutôt minces. Elle a donc choisi de s'orienter vers une autre forme d'art : opérer.

## « Ne pas compter ses heures »

« J'ai effectué mon stage de fin de première année de médecine dans un service de chirurgie viscérale. Ça m'a vraiment intéressée. C'est une discipline très variée et on est vraiment dans le concret. » Elle qui voulait du « manuel » est servie. Précision, technicité. « J'aime aussi beaucoup l'ambiance très particulière des blocs opératoires. Un vrai

travail d'équipe avec les infirmières, les anesthésistes et les autres praticiens. » *Idem* pour Aude Merdrignac qui, à ses débuts, s'était plutôt vue médecin généraliste. Sauf qu'elle avait envie de plus. Elle s'est donc aussi orientée vers la chirurgie.

Il y a quelques mois, nous l'avons rencontrée en bloc opératoire lors d'une greffe de foie. Après une longue journée de travail, elle s'était rendue quelque part en France pour prélever l'organe sur un donneur décédé. Puis le rapporter au CHU de Rennes et minutieusement le préparer pour sa réimplantation. Seize heures de travail non-stop et une concentration intense.

Pas le droit à l'erreur. « Être chirurgien, c'est aussi accepter de ne pas compter ses heures. On ne lâche pas un patient sur la table d'opération parce qu'il est 19 h et que la journée est censée être finie. » Elles n'ont pas signé pour ça. Leur journée « normale » commence en général à 7 h 30 et s'achève, quand tout va bien, vers 19 h ou 20 h. « Nous avons aussi des contraintes de nuit, les urgences... » Planning opéra-

toire, consultations, formations... Pas de quoi s'ennuyer.

Alors pourquoi avoir choisi cette discipline si prenante alors que la tendance chez les jeunes femmes médecins serait de privilégier aussi leur vie personnelle ? Regard complice entre les deux jeunes femmes. « On essaie de trouver un équilibre même si, le soir, ça nous arrive souvent de rapporter du travail à la maison, de passer un coup de fil pour avoir des nouvelles d'un patient... » confie Aude Merdrignac. « C'est vrai que parfois je me demande pourquoi je n'ai pas choisi une discipline moins exigeante », s'interroge Kathleen Turner, qui dit aimer courir après ses longues journées. Nouveaux regards entre les deux femmes. « Mais pour rien au monde, on ne ferait autre chose. Mais n'allez pas croire, on aime aussi le shopping... » Le téléphone sonne. Une urgence... C'est reparti.

Texte : Samuel NOHRA.  
Photo : Philippe CHÉREL.

(1) Source : Profil Médecin 2016.